

La chanson populaire : (2me article)

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 33

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La cantine Reber et sa voisine sont encore intactes, mais tristes, baissant le front et comme indignées de se voir si subitement abandonnées au milieu de ces prés foulés et poussiéreux.

Plus bas, quelques échoppes en retard déménagent leur mobilier de campagne ; des ustensiles de toutes espèces, des duvets et des matelas sont entassés pêle-mêle au pied de la haie, comme des objets arrachés aux flammes d'un incendie.

Le petit chemin creux qui reliait le Stand à la cantine, en traversant le joli bois de Beaulieu, est déjà comblé ; ce n'est qu'en se laissant glisser sur une pente de remblais assez abrupte qu'on atteint la charmante et fraîche cantine de M. Gloor, où la bière, toujours excellente, attire encore un certain nombre de promeneurs. C'est le seul souvenir encore vivant de la grande fête. Les sommeliers sont toujours à leur poste, le gaz y brille chaque soir du même éclat, et les dames du comptoir sont aussi aimables et souriantes qu'aux plus beaux jours du tir.

« Le public délaisse un peu notre cantine à laquelle on trouvait tant d'attraits à l'origine, nous disait l'autre jour une d'elles. »

— Hélas, madame, la cantine est toujours aussi jolie, le bosquet aussi vert, les oiseaux dans le feuillage aussi joyeux, la bière aussi fraîche et mousseuse ; mais ce sont les ressources qui ont changé, les bourses qui sont malades. « Quand je regarde au fond de mon porte-monnaie, disait un membre du comité du tir fédéral, la tête me tourne ; je n'en vois plus le fond !... »

Quoique dépouillé de ses plus beaux ornements, l'élégant pavillon des prix regarde encore d'un air de coquetterie et de défi les ouvriers qui démolissent sans pitié la belle et vaste cantine. La *Liberté* demeure calme et digne sur son piédestal de granit. Néanmoins elle a l'air de se demander en présence de cette immense nef, veuve de tables et de convives, si le culte qu'on lui rendait avec tant de d'enthousiasme est maintenant tombé dans le néant. Mais derrière la *Liberté* on voit s'approcher une autre déesse non moins intéressante, celle du *Travail*, qui lui dit à l'oreille : « Ecoute, ma sœur, tu as empiété sur mon domaine durant de longues semaines ; il est temps que je reprenne mes droits ; agissons en commun et donnons-nous la main. » L. M.

Les cols et faux-cols de chemise ont provoqué et provoquent encore plus de mouvements de colère et de querelles de ménage qu'on ne s'imagine. Nombre de maris, prévoyant les difficultés que leur suscitera cet article de toilette, voient avec anxiété luire l'aube du jour du dimanche. Sans parler des boutons qui manquent ou qui se détachent à la première tentative de fixer le col, ce dernier est étroit parfois, et serre le cou au point de déterminer des congestions cérébrales. Ce symptôme, qui est plus commun et plus grave qu'on ne le pense habituellement, se produit surtout lorsque la tête est pendant longtemps inclinée en avant, ce qui a lieu,

par exemple, en écrivant ou en lisant. Est-on parvenu avec peine et en allongeant le cou à boutonner le col et le faux-col et à faire le nœud de la cravate, et se trouve-t-on plus tard en société, voilà qu'une sensation désagréable se manifeste à l'occiput. Vous portez la main à cet endroit et vous constatez avec regret que le bouton a cédé et que le faux-col ne peut plus être maintenu au niveau voulu. Dans d'autre cas c'est un bouton de la partie antérieure du col qui s'est détaché et alors on voit la moitié du faux-col se dresser dans l'espace. Il arrive même que l'autre moitié en fait autant. C'est surtout en éternuant avec violence que ce dernier accident peut se produire. Ce mouvement involontaire qui fait contracter les muscles du cou, arrache les boutons ou déchire les boutonniers du faux-col.

Dans tous les cas que nous venons d'indiquer et dans d'autres, comme, par exemple, lorsque le bord supérieur d'un col trop raide écorche la peau du cou, il se produit en nous une irritabilité, une humeur détestable, querelleuse, qui se déteint bientôt sur tous les membres de la famille.

Aussi longtemps que la mode des faux-cols exercera sur nous sa tyrannie, nous recommandons aux dames de choisir une forme convenable de faux-cols, de longueur égale à celle du col de chemise, et de faire souvent une minutieuse inspection des boutons et boutonniers des chemises du mari. Cette inspection contribuera puissamment à maintenir le calme et le contentement dans le sein de la famille.

La chanson populaire.

(2^{me} article.)

De ce que le laboureur ou l'artisan connaît peu les concerts de Mozart, les sonates de Beethoven ou les symphonies de Haydn ; de ce qu'il ne sent que vaguement les grandes beautés du *Prophète* ou de *Robert-le-Diable*, il ne s'en suit pas qu'il n'aime pas la musique. Mais il aime la musique qu'il comprend. Voilà pourquoi il préfère, à des œuvres immortelles, qui, pour être goûtées, demandent une culture spéciale, un simple couplet ou le pas redoublé d'une fanfare.

La chanson peut avoir de l'influence sur le cœur humain. Tour à tour, elle sait l'émouvoir, l'attendrir, le rendre meilleur ou plus joyeux. Je veux ici citer un fait dont j'ai été l'un des témoins.

C'était dans un banquet. Quelqu'un eut l'idée généreuse de faire une collecte en faveur d'une grande infortune. Le difficile était de choisir le moment propice.

Nous avions parmi nous un grand chanteur de Paris, à qui la chose fut communiquée. Il se leva spontanément et chanta un morceau intitulé *Le bien*, dont voici deux strophes :

Au printemps de vos jours, aimez pour qu'on vous aime,
C'est avec le passé qu'on bâtit l'avenir ;
Et plus tard, mon enfant, c'est un bonheur suprême,
Que de se reposer au lit du souvenir.

Respectez le palais, protégez la chaumière ;
 Dans les fardeaux d'autrui, prenez votre moitié ;
 N'oubliez pas que Dieu, quand il fit la misère,
 Bien vite au cœur du riche envoya la pitié.

Pour être heureux et fier dans cette vie,
 Laissez monter votre âme vers le bien ;
 Hors lui, mon fils, rien n'est digne d'envie ;
 Sans lui, mon fils, tout le reste n'est rien !

Ces simples paroles d'une mère à son fils, dites avec un grand talent, touchèrent tous les cœurs, et la collecte fut fructueuse au-delà de toute espérance.

La chanson devient quelquefois une force avec laquelle les souverains, qu'ils s'appellent rois ou partis, doivent compter.

Quand Rouget-de-l'Isle fit la *Marseillaise* d'un cri de son cœur, il ne se doutait pas qu'il mettrait une arme aussi redoutable entre les mains du peuple français.

C'est que la *Marseillaise* est plus qu'une chanson, c'est un formidable cri de guerre. Depuis les soldats de la première République française, qui, aux accents de la *Marseillaise*, — pour me servir de l'expression de Barbier, — « se ruèrent à l'immortalité ; » combien de fois cette chanson terrible et sublime n'a-t-elle pas servi d'appel aux armes.

Elle ranimait les timides, enflammait les courages et faisait des héros avec des soldats d'un jour. Mais, à force de provoquer l'enthousiasme, de soulever les flots populaires, à force de demander du sang au pas de charge et à grands cris, d'amasser des haines, d'exalter le patriotisme jusqu'à la rage, la *Marseillaise*, géante inconsciente et sauvage, poussait les soldats à la gloire et la populace au crime.

Tour à tour, patriote ou révolutionnaire, elle a servi la Monarchie et la République, le despotisme et la liberté.

Elle a vu des jours brillants et des lueurs sinistres, tantôt présidant à la victoire, tantôt excitant au massacre.

Fanal et avant-garde de tous les régimes, la *Marseillaise* a arboré le drapeau rouge, après le drapeau tricolore !

Dans nos différents services militaires, rien n'est plus propre que la chanson à tromper les fatigues des grandes marches, égayer la halte et rendre le bivouac joyeux. Le refrain patriotique, comme la *Fanfare guerrière*, enflamme l'enthousiasme du jeune soldat. Le chant emprunte à l'uniforme quelque chose de plus décidé, de plus viril, de plus solennel. C'est le moment le mieux choisi pour chanter les grandes beautés de la patrie, notre amour pour elle, les vertus de nos ancêtres et notre attachement au drapeau fédéral.

Aussi, ce n'est pas sans émotion que le soir, autour des feux de bivouac, officiers et soldats chantent des refrains comme celui-ci :

Salut, orgueil de la patrie !
 Drapeau du pacte fédéral,
 Pour toi, les fils de l'Helvétie
 Ont pris leur essor libéral.

Salut ! salut ! salut ! vieux drapeau fédéral.

J'ai esquissé à grands traits le bien que peut faire la chanson et quel que soit le but du chanteur, d'émouvoir, d'exciter l'enthousiasme, d'amuser ou seulement de faire rire son auditoire, — ce but est bon. Oui, je le répète, exciter le bon, le franc rire, c'est faire du bien, à condition qu'on ne rie pas aux dépens de la morale.

L. C.

LE CHANT DU COUCOU

I

Dix heures viennent de sonner à toutes les horloges de la petite ville de H^{***}, dans le canton de Berne, et une ondulation métallique semble encore vibrer dans l'air, se prolongeant de maison en maison et de rue en rue, pour indiquer que la matinée s'avance. Les rues se peuplent de passants, ouvriers, bourgeois, travailleurs ou flâneurs, riches ou pauvres, cette petite ville étant comme une réduction des plus grandes capitales ; les marchands découvrent leurs étalages et enlèvent la poussière de la nuit, les cancan roulent d'une porte à l'autre au milieu de l'activité universelle et chacun, en se souhaitant le bonjour, dit un peu de mal de l'un, beaucoup de l'autre et en pense plus encore peut-être de son interlocuteur : vous le voyez, c'est toute la société en petit.

« Dix heures ! — s'écrie le gros et puissant boucher Hermann, dont l'éponge vigoureusement maniée fait briller les plaques de marbre blanc où s'étaleront les quartiers de bœuf et de mouton, — dix heures ! et notre voisin Samuel Stauffer sommeille encore : c'est fort étonnant ! »

Sa figure colorée aux fibrilles rouges, à la mâchoire lourde et carrée, aux yeux d'un bleu pâle, exprime en effet un étonnement complet.

« Tiens ! vous avez, ma foi, raison, — répond l'épicier qui sort sur le pas de sa porte, tout en continuant de tortiller un long cornet de papier, et s'avance un peu pour se pénétrer plus matériellement du phénomène qui arrondit et élève les sourcils du boucher comme des arches de pont, — le brocanteur n'a pas enlevé un seul de ses volets et rien ne paraît bouger chez lui ; cependant son domestique, Jean Muller, est habituellement plus matinal et voilà la première fois que cette heure me voit levé avant lui ! »

— Bah ! pour les affaires qu'il peut faire le matin ! — Et puis, l'orage de cette nuit l'a sans doute empêché de dormir et il se rattrape maintenant.

— Et quelle tempête ! — reprend l'épicier, quelle tempête ! — J'ai à peine fermé l'œil : pan ! les volets qui battaient et secouaient leurs ferrures ; pouf ! une cheminée qui venait tomber dans ma cour. — J'ai rarement entendu pareil vent depuis que je fais le commerce ici.

— Sans compter, ajouta le boucher, le tonnerre, la grêle, la pluie et tout le tremblement : on eût dit que le diable conduisait la danse, ma parole ! »

Et il accentua sa plaisanterie d'un rire épais, qui secouait son ventre et ses épaules, tandis que les graisses de son menton et de ses joues avaient des tressautements convulsifs.

« Chut ! Hermann, ne parlons pas de celui-là ; ce n'est jamais sain, croyez-moi.

— Oh ! oh ! quel superstitieux compère vous faites, l'ami Bloch, il faut bien rire un peu.

— J'avoue que ce sujet de conversation me répugne toujours ; pensez-y, chaque fois que ce nom maudit est prononcé, il y a du malheur quelque part !

— Hé ! hé ! je ne l'ai jamais vu que dans ma bourse, ce coquin de diable, et je vous assure que dans ce cas je lui trouve fort mauvaise mine ! »

Le rire du boucher s'accroît en présence de la figure blême de son compagnon.

« Hermann ! Hermann !

— Vous avez peur, soit ! je me tais ; car vous finiriez par